

## CHAPITRE XXVIII

### DE BOUNDEGOUNDA A L'ALBERT-ÉDOUARD-NYANZA

(Du 9 mai au 16 juin 1889.)

Description de la route depuis Boundegounda. — Les pics jumeaux. — La marche vers Outinda. — Les officiers du Pacha injurient l'officier de service. — Sévère ordre du jour. — Kaibouga se met en hostilité contre Ouhobo. — On se rencontre avec l'ennemi. — Okili, le domestique de Casati, est tué. — Description de la chaîne du Rouvenzori vue de Nboga. — M. Jephson toujours débile. — Toukabi, le petit fugitif. — Nelson examine la Semliki. — Arrivée à la Semliki. — Description de la rivière. — Oulédi et Saat-Tato la traversent à la nage pour avoir un canot. — Attaqués par une bande de Ouara-Soura. — Tous débarquent heureusement. — Dans la forêt d'Aouamba. — Vers Baki-Koundi. — Hamdan. — Nous rencontrons quelques aborigènes sylvains. — Les Egyptiens et leur suite. — Conversation avec Emin Pacha. — Les parties de l'Afrique encore inexplorées. — Abondance de vivres. — Le Rouvenzori vu de l'éperon de l'Ougarama. — Informations locales. — Le vieux Batouma. — Nous rencontrons des Manyouema à Boukoko. — Mtaréga, au pied de la chaîne du Rouvenzori. — Stairs explore les Montagnes de la Lune. — Son rapport. — La vallée de la Semliki. — La vallée du Rami-Loulou. — La plus belle des forêts tropicales. — Villages dans l'essart d'Oulegga. — Soumission du chef des Ouakondjou. — Renseignements que nous donnent les Ouakondjou. — La tribu Ouakondjou. — Encore la Semliki. — La vue du Rouvenzori depuis Mtsora. — A Mouhamba et à Karimi. — Capture de gros bétail chez Roukara. — La zéribé de Roussessé. — Notre première vue du lac Albert-Edouard-Nyanza.

Le 9 mai, nous quittons Boundegounda, et, continuant notre marche vers le sud, nous suivions la base occidentale du massif montagneux habité par les Balegga et les Bandoussouma de Mazamboni. Notre route traverse de vastes champs de fèves, de patates douces, d'ignames, de colocasie, de cannes à sucre; elle se déroule entre les allées de magnifiques plantains, longe d'humbles villages aux toits coniques, descend vers les ruisselets clairs et limpides, à peine échappés du sein des monts dont les cimes escaladent le firmament; elle serpente au-dessus des riches prairies, court au flanc des talus

escarpés pour s'infléchir mollement aux pentes adoucies. Sur notre droite, à neuf kilomètres au moins de distance, la masse, noire comme la nuit, de la forêt éternelle projette des caps, s'entaille de baies. A notre gauche, et tout près de nous, les puissants contreforts rivalisent de hauteur dans le bleu grisâtre d'un ciel incertain, et, bien loin, colossale armée rangée en lignes solennelles, se profilent les sommets coupés de brèches profondes, de gorges étroites, de cagnons creusés par les eaux à l'incessant murmure.

Au matin, la chaîne du Rouvenzori, se dégageant de son manteau de nuées, dressa dans le ciel sa ligne de pics et d'arêtes étincelantes de neige. Pur et transparent comme le flot marin, s'étendait l'azur profond du ciel. Bien loin vers l'ouest, se découpaient les deux sommets jumeaux que j'avais déjà vus en décembre 1887; de l'arête abaissée vers l'extrême orient jaillissaient d'un seul élan les cimes impérieuses du Rouvenzori sans rival, assemblée de géants à tête chenue, à brillante chape de neige; à l'est, la rangée des monts allongait comme une gigantesque épine dorsale l'âpre ligne de cols, de pointes et de brèches profondes. C'est en l'étudiant des yeux, assis dans le hamac de cuir porté par deux hommes, que je dressai notre plan de voyage. A l'ouest de la double cime, la chaîne du Rouvenzori tombe à pic dans la plaine, ou bien fuit vers le sud-sud-ouest. Ce que j'en voyais était un angle du massif ou son extrémité occidentale. Il nous fallait viser le pied des jumeaux et, de là, en suivant cette ligne de base, diriger notre course vers le sud et les terres inconnues.

Nos guides, car nous en avons maintenant plusieurs, pointaient de leur lance dans l'espace en criant: « Oukondjou! » puis, projetant l'arme un peu plus loin: « Oussongora! » voulant faire entendre que nous voyions l'Oukondjou, et que l'Oussongora, encore invisible, se trouvait au delà.

Après repos à Oudjougoua, nous partons le lendemain pour Outinda, distante de onze kilomètres. Entre la forêt et les monts la vallée se resserre, le sentier menace de se perdre dans les fonds marécageux recouverts de hautes graminées, de fougeraies et de roselières fangeuses. Par bonheur, après le passage du Tchaï, de l'Atouro et de quelques ruisseaux à l'eau vive et preste, il escalade un long éperon des monts

Balegga et nous conduit à 150 mètres au-dessus de la coulère.

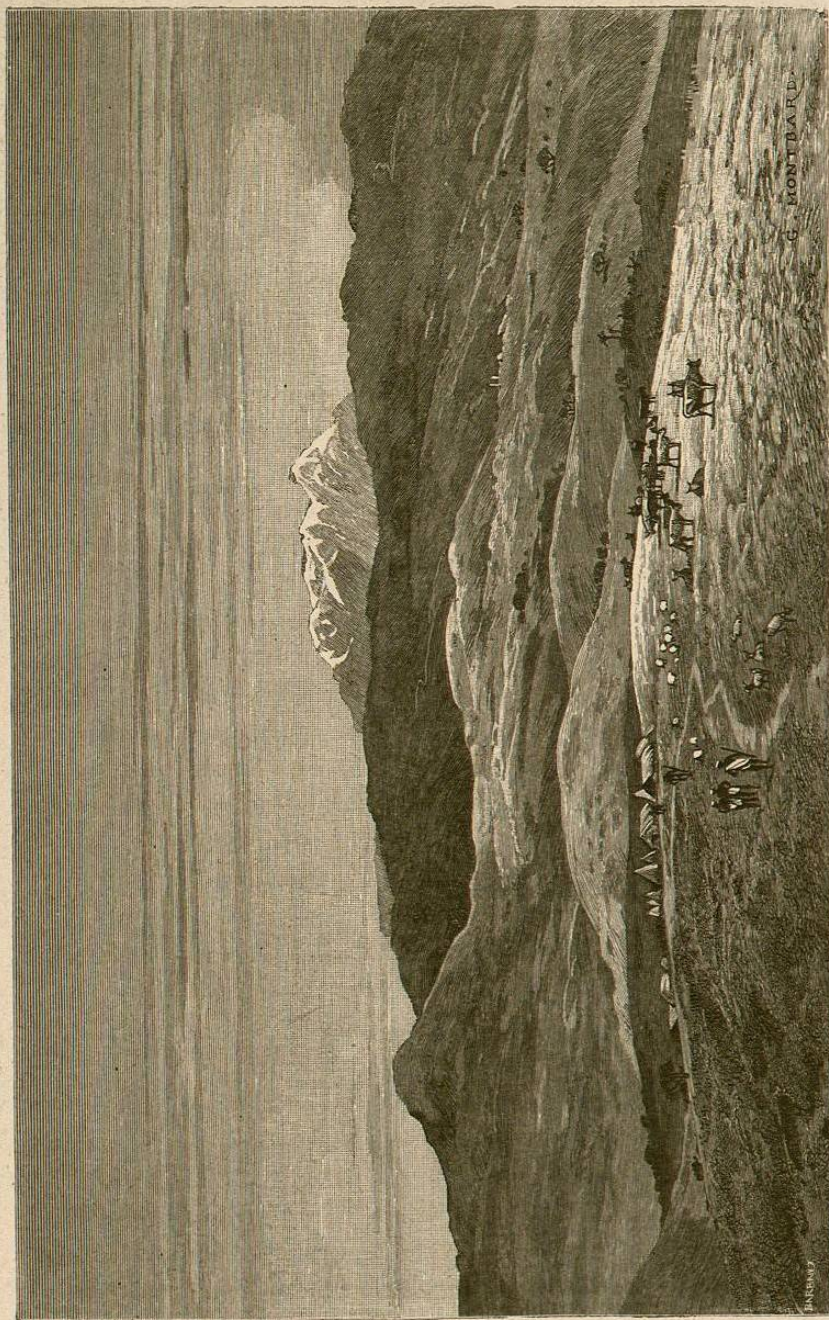
De cette hauteur, nous constatons que nous venons d'échapper à un nouvel ensevelissement dans la forêt; car, derrière notre éperon, elle gagne pied et traverse la vallée, dont pas un mètre carré ne reste libre. Dans ses sombres profondeurs, le Tehäi, l'Atouro et des ruisselets sans nombre unissent leurs eaux pour former un important tributaire de la rivière Itouri.

Un peu à gauche, en regardant vers le sud, s'étend un profond bassin divisé en une multitude de petits terrains cultivés, appartenant au district d'Outinda. Chaque ravin, chaque plis-sure du sol disparaît sous les éparpillements des bananeraies. Le maïs, les fèves, très en retard, n'avaient pas plus de 12 centimètres de haut, tandis qu'à Bondegounda ils atteignaient 1 m. 20, et se trouvaient en pleine floraison.

Les Égyptiens arrivèrent au campement quatre heures après la première colonne. J'eus à écouter les plaintes amères du commandant de l'arrière-garde au sujet des officiers du Pacha, qui ne lui épargnaient ni railleries ni grimaces. Je me vis forcé de lancer l'ordre suivant :

Considérant que l'expédition doit, de toute nécessité, marcher lentement et par courtes étapes, en suite de notre promesse à Sélim Bey, du fait que les Égyptiens, les Soudanais et leurs gens ne sont pas encore habitués aux fatigues d'un rude voyage, et que moi, leur guide, je suis trop faible pour supporter plus de deux ou trois heures d'efforts quels qu'ils soient, les officiers sont priés de montrer du support et de la patience; mais ils ne doivent, sous aucun prétexte, oublier les devoirs particuliers à l'arrière-garde. Ils ne permettront ni vagabondage le long du chemin, ni fugues dans les villages, ni maraude, ni pillage aveugle des plantations. S'il se produit un acte d'insolence, et quel que soit le coupable, officier égyptien, soldat ou porteur, l'officier de service appellera la garde, fera saisir le délinquant et me l'amènera. Je me charge de le punir. Il faut que la violence soit à l'instant même châtiée par la violence.

Longeant quelques sommets élevés, nous quittons le bassin d'Outinda en franchissant une arête qui le borne au sud et au sud-est. Nous escaladons ensuite deux autres aigue-verse, séparées par des vallées bien arrosées, pour arriver au plateau herbeux et aéré d'Ouhobo, à 1 500 mètres au-dessus de la mer. Peu après, Kaibouga entra au camp. Ce chef était un



Le Rouvenzori, vu de Kavalli.

de ces Ouahouma établis chez les Balegga, dont les pâturages dominant les plaines de Kavalli et l'extrémité méridionale du Nyanza et dont le territoire s'étend jusqu'au débouché de la Semliki. Il nous engagea vivement à prendre l'offensive, Ouhobô étant une possession de Kabba Réga. Ce conseil nous fit sourire, car nous n'avions pas entrevu la moindre silhouette d'ennemi, les natifs s'étant tous éclipsés à notre approche. Mais au même instant une de nos sentinelles signalait la marche d'une colonne armée de fusils. Deux compagnies de Zanzibari furent immédiatement réunies par le lieutenant Stairs et le capitaine Nelson. Si bien avait profité à ce dernier l'hospitalité de Kavalli et de Mazamboni, qu'il était aujourd'hui apte à tout entreprendre. Sa petite troupe n'avait pas fait 5 kilomètres qu'elle rencontrait un détachement des gens du Pacha rapportant le corps d'Okili, le fidèle serviteur et l'ami de Casati. Il venait d'être tué d'une balle dans la tête.

Pendant que les Soudanais se baignaient dans un ruisseau, au sud d'Ouhobô, ils avaient aperçu une colonne d'Ouara-Soura marchant en bon ordre, précédés de deux drapeaux. Quelques minutes plus tard c'en était fait d'eux tous ; mais nos hommes se jettent hors de l'eau, sautent dans leur harnachement, saisissent leurs fusils, ouvrent incontinent le feu. Trois des ennemis tombèrent, mais Okili fut tué dans la riposte. A l'approche de nos troupes, les Ouara-Soura s'enfuirent en désordre ; on les poursuivit l'espace de 5 kilomètres, sans nouvelle escarmouche, d'ailleurs.

Toute la nuit une pluie diluvienne tomba, ne nous faisant pas grâce d'une minute. A la première aube, nous étions en marche pour Mboga, enveloppés comme d'un vêtement de brumes et de nuées. Quelques heures plus tard l'énorme stature du Rouvenzori émergeait des vapeurs qui s'élèvent de la vallée basse de la Semliki. Par moments, les sommets géants rappelaient autour d'eux, comme pour en voiler leurs têtes, les traînées de nuages éparses dans l'azur.

A mesure que notre marche nous rapprochait de la chaîne, nous nous étonnions de lui voir moins de neige qu'il ne lui en paraissait à Kavalli. Je compris, réflexion faite, que la ligne inférieure nous était cachée par une arête intermédiaire, obstruant d'autant plus le champ de vision, que nous nous

rapprochions davantage. D'ici, la fière rangée des monts affectait la forme d'un croissant, dont la montagne d'Adjif était le point septentrional et les pics jumeaux la borne du côté de l'ouest. Au delà de l'Adjif, estimé par moi à 1850 mètres environ au-dessus de la mer, on voyait s'élever régulièrement la crête dentelée qui, d'un bond, se dresse brusquement de 600 à 1500 mètres au-dessus de presque tous les sommets ensevelis sous la neige.

En toute autre contrée que dans ces humides régions équatoriales du centre africain, notre observatoire de Mboga offrirait la vue la plus splendide sur le plus admirable des horizons montagneux. De l'angle des pics jumeaux jusqu'à 50 kilomètres nord-nord-est de l'Adjif, le regard pourrait embrasser des perspectives presque infinies, n'étaient les buées incessantes montant sans trêve de la vallée et flottant en masses changeantes si nombreuses que, d'une minute à l'autre, elles ont voilé la ligne entière des sommets.

Entre Mboga et la chaîne s'étend la profonde vallée de la Semliki, large de vingt à quarante-cinq kilomètres. D'un éperon non loin de nous, on la prendrait à première vue pour un lac. Nos hommes s'y sont trompés et les femmes soudanaises, transportées de joie à l'aspect de ce qu'elles confondaient, elles aussi, avec l'Albert-Nyanza, poussaient en son honneur leurs plus assourdissants louloulous. Mais une observation plus attentive et la lunette d'approche nous montrèrent une plaine parsemée de petits buissons et couverte d'herbe déjà jaune et sèche. Sur notre droite, à 850 mètres au-dessus de nous, une large traînée d'acacias, profonde et sombre comme la forêt assise aux rives du Tchaï, barrait toute la largeur de la vallée.

M. Jephson était encore malade. Depuis le 25, la fièvre ne l'avait pas quitté; sa température variait de 39 à 40 degrés. Son état d'esprit me causait de vives préoccupations. Comme moi, d'ailleurs, il avait fort maigri, et nous semblions aussi malades l'un que l'autre. Nous fîmes halte le 15 pour donner quelque repos aux impotents et aux petits enfants.

Le lendemain, nous descendions les pentes allongées qui nous amenèrent à Kiryama, village construit à l'entrée d'une vallée étroite et profonde. Aux temps reculés où le Nyanza couvrait la plaine herbeuse, ce repli de terrain fut sans doute le plus pittoresque des goulets. Le sol est de la plus grande

richesse; un ruisseau y coule à pleins bords vers la Semliki; par échappées rapides, le Rouvenzori émergeait du nuage. Sans ce malencontreux brouillard, renouvelant sans cesse pour nous le supplice de Tantale, quel incomparable spectacle nous eût offert l'imposant et superbe sommet dressé à 4600 mètres environ au-dessus de nos têtes!

Nous retrouvons au milieu de notre immense caravane ce que je pourrais appeler une épave. C'est un jeune garçon nommé Toukabi, qui avait suivi nos porteurs et que son père, un des sujets de Kavalli, était venu relancer chez nous pendant notre séjour au pays de Mazamboni. On lui rendit l'enfant: il n'avait qu'à prévenir une seconde escapade; mais il s'y était mal pris, sans doute, car c'est bien mon Toukabi que je vois aujourd'hui passer devant une tente; je le reconnais malgré les chiffons dont il s'est couvert la figure en manière de déguisement. Je l'appelle: « Pourquoi as-tu quitté ton père pour suivre des étrangers? — Parce que je préfère mes amis à mon père. — Il te battait donc? — Non, mais je veux aller au pays d'où viennent les carabines, le pays où l'on fabrique la poudre de tonnerre. » C'était bien la première fois que je voyais un petit Africain abandonner si délibérément sa famille. Il était d'ailleurs singulièrement éveillé, ce gamin ouahouma, et ses yeux pétillaient d'intelligence.

Escorté de quatre-vingts carabines, le capitaine Nelson fut dépêché à la Semliki pour étudier les moyens de la traverser. La marche fut brillante et rapide. La rivière coulait profonde entre des berges élevées de 4 à 7 mètres, érodées par places et minées par le courant, large ici de 72 à 80 mètres de rive à rive. Pas de traces de canots, disparus sur l'ordre de Ravidongo, général de Kabba Réga, lequel, disait-on, avait réuni de très grandes forces pour s'opposer à notre passage. Tous les indigènes d'Ouhobo, de Mboga, de Kiryama étaient assemblés, gardant soigneusement la berge opposée et prêts à en venir aux mains. Nos éclaireurs avaient même essuyé le feu de leurs armes, heureusement sans résultats fâcheux.

Après un repos de deux jours à Kiryama, nous continuons notre marche dans la plaine sous la conduite de Kaïbouga. Cette vaste étendue, que plusieurs d'entre nous avaient prise pour un lac, est en réalité un immense dépôt d'alluvions lacustres

couvertes d'une herbe maigre et clairsemée; la qualité s'en améliorait à mesure qu'on approchait la rivière. Trois heures après notre départ de Kiryama, nous apercevons un acacia; un peu plus loin, nous en comptons cinq, puis douze, rabougris et isolés; un peu plus tard, nous tombons en pleine forêt. Chétive sur la rive gauche, sur la rive droite elle se faisait impénétrable et luxuriante comme les forêts tropicales.

Soudain la Semliki nous apparaît, large de plus de 50 mètres et filant de quatre à cinq nœuds. Un peu plus bas, belle et profonde, elle élargit ses rives jusqu'à 90 mètres. Ainsi que le capitaine Nelson l'avait rapporté, elle ronge incessamment ses bords. Ici et là, de larges brèches, faites par de récents éboulis, entaillent les bancs de sédiment et de gravier dont se forment les berges, proie facile pour le rapide courant qui en longe la base. Minées en dessous par le flot, tantôt en fins débris, tantôt par larges blocs, les masses surplombantes se détachent sans cesse. Tortueuse, s'arrondissant presque à chaque deux kilomètres en un large demi-cercle et revenant sur elle-même pour décrire de nouveaux méandres, la Semliki roule son eau blanc-brunâtre, tellement chargée de matières, qu'une verrée de liquide a laissé un dépôt d'un demi-centimètre.

L'anéroïde indiquait, pour notre berge, élevée de 6 mètres sur l'eau, une altitude de 785 mètres. Le même instrument mettait le lac Albert à 770 mètres, ce qui donnait une différence de 15 mètres entre ces points distants de 48 kilomètres, selon mon estimation.

Au moment où nous atteignons la Semliki, un canot s'en allait en dérive au fil de l'eau. Nos voix avaient sans doute trahi notre approche, l'alarme avait été donnée par quelque indigène, et, dans leur hâte de fuir, ils avaient à dessein repoussé la pirogue dans le courant, ou l'avaient abandonnée pour ne pas s'attarder au sauvetage. Le village aouamba où le flot l'avait prise était tout près. Nos gens se mirent en chasse le long de la rive, et Oulédi — toujours lui! — nous envoya bientôt la bonne nouvelle qu'il avait trouvé un autre canot. Vite nous courons dans cette direction. On s'installe dans une vaste bananeraie, en vue du précieux bateau, amarré dans une anse de la rive opposée. Il faut l'avoir, à tout prix! Nos sapeurs nettoient

18 mètres de brousse en laissant un étroit écran de taillis entre nos tirailleurs et la rivière. Trois ou quatre décharges balayent la position autour du canot; en même temps, le brave Oulédi et Saat-Tato se jettent à la nage, cinglent vers la proie désirée, l'atteignent, coupent en deux secondes le lien qui l'attache au rivage, et, sautant dans la pirogue, ils pagayent avec énergie. A moitié route, une flèche frappe notre chasseur, une grêle de balles lui succède, mais le canot nous reste, et Saat-Tato, ruisselant de sang, est confié aux soins du D<sup>r</sup> Parke. Heureusement, la flèche a buté contre l'omoplate, les organes sont épargnés; 100 francs d'étoffe récompensent à l'heure même le dévouement de nos deux braves.

A 5 heures de l'après-midi, M. Bonny nous rend l'immense service de passer cinq Soudanais sur la rive opposée comme avant-garde de l'expédition. Au coucher du soleil, nous avions là-bas une cinquantaine de carabines.

Le 18, au point du jour, nous commençons la traversée. La veille, nos éclaireurs avaient mis la main sur deux nouveaux canots. Stairs et Jephson étaient en plein accès de fièvre; mes forces avaient tellement décliné que l'on m'eût pris pour un vieillard de quatre-vingt-dix ans, capable tout au plus de faire deux cents pas. Le capitaine et le docteur voulurent bien se charger de diriger la rude opération du passage. A deux heures on était en pleine traversée; tout à coup un parti de cinquante Ouara-Soura, se glissant à près de 225 mètres du bac, fit pleuvoir une volée de balles sur nos pirogues, alors au milieu du courant. Des morceaux de fer et de plomb sifflèrent par-dessus la tête de nos passagers et s'enfoncèrent dans les flots; heureusement, il y eut plus de peur que de mal. Certes, tant d'audace était faite pour exciter notre admiration; mais une seconde décharge pouvait être moins anodine; sans l'attendre, Nelson s'élança, appelle une centaine de carabines et se met en chasse. Nous entendons le bruit répété de la fusillade, mais l'attaque est si lestement menée que pas un projectile de l'ennemi n'arrive à son adresse. Les Ouara-Soura s'avisent que nous sommes les plus forts; de notre côté, nous reconnaissons qu'ils peuvent nous causer de sérieux dommages. Dans leur fuite précipitée ils avaient perdu quelques cartouches d'aussi bonne fabrication que si elles fussent venues en droite ligne de Woolwich. Quel repaire de traîtres que cette